

platonov

de Anton Tchekhov

Collectif Les Possédés

création collective dirigée par Rodolphe Dana

La Colline – théâtre national



Rencontre avec l'équipe artistique
mardi 20 janvier à l'issue de la représentation

Rencontre *Visages d'un récit*

avec Laurent Mauvignier, auteur et Othello Vilgar, réalisateur
précédée de la projection de leur film *Tout mon amour*
conçu à partir d'extraits des répétitions du spectacle
créé par le collectif Les Possédés.

À l'occasion de la sortie du livre *Visages d'un récit* de
Laurent Mauvignier, retraçant le parcours du texte
Tout mon amour, de sa création en 2009 à la coréalisation
du film avec Othello Vilgard.

lundi 9 février à 20h30



Spectateurs sourds ou malentendants

Les représentations des dimanche 25 janvier
et mardi 3 février sont surtitrées en français.



Spectateurs aveugles ou malvoyants

Les représentations des mardi 27 janvier et
dimanche 1^{er} février sont proposées en audio-description,
diffusée en direct par un casque à haute fréquence.

Platonov

de Anton Tchekhov

traduction du russe André Markowicz et Françoise Morvan

Collectif Les Possédés

création collective dirigée par **Rodolphe Dana**

adaptation **Rodolphe Dana** et **Katja Hunsinger**

scénographie **Katrijn Baeten** et **Saskia Louwaard**

lumières **Valérie Sigward** assistée de **Wilfried Gourdin**

costumes **Sara Bartesaghi Gallo**

assistantat à la mise en scène **Inès Cassigneul**

régie générale **Karine Litchman**

production et diffusion **Maud Rattaggi**

administration **Claire-Lise Bouchon** chargée de production **Léa Serror**
avec

Yves Arnault Porfiri Semionovitch Glagoliev, propriétaire terrien

Julien Chavrial Isaak Abramovitch Venguerovitch,
fils du négociant Venguerovitch

David Clavel Nicolas Ivanovitch Triletski, médecin

Rodolphe Dana Mikhaïl Vassilievitch Platonov, instituteur

Emmanuelle Devos Anna Petrovna Voïnitseva,
veuve du général Voïnitsev

Françoise Gazio Guerassima Kouzmitchaïa Petrine,
propriétaire terrien

Katja Hunsinger Sofia Egorovna Voïnitseva,
épouse de Sergueï Voïnitsev

Antoine Kahan Kirill Porfirievitch Glagoliev,
fils de Porfiri Semionovitch

Émilie Lafarge Marie Efimovna Grekova, étudiante en chimie

Nadir Legrand Sergueï Pavlovitch Voïnitsev, fils du général Voïnitsev

Christophe Paou Timofeï Gordeïevitch Bougrov, négociant
et Ossip, bandit

Marie-Hélène Roig Alexandra Ivanovna "Sacha", son épouse,
sœur de Nicolas Ivanovitch

production Collectif Les Possédés, coproduction Théâtre de Nîmes – Scène conventionnée, Scène nationale d'Aubusson – Théâtre Jean Lurçat, La Colline – théâtre national, La Comédie de Clermont-Ferrand – Scène nationale, Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque, Les Célestins – Théâtre de Lyon, Le Grand T – Nantes, L'Équinoxe – Scène nationale de Châteauroux, CDR de Tours – Théâtre Olympia, MA scène nationale – Montbéliard, Théâtre de Rungis, La Passerelle – Scène nationale de Gap, Théâtre Firmin Gémier La Piscine avec le soutien du CG de Seine-et-Marne, de la Spedidam et du Fonds d'Insertion de l'ESTBA financé par la région Aquitaine résidence de création à la Ferme du Buisson et au Théâtre de Nîmes

Le Collectif Les Possédés bénéficie du soutien de la Direction régionale des affaires culturelles d'Île-de-France, ministère de la Culture et de la Communication. Le Collectif Les Possédés est associé à La Ferme du Buisson – Scène nationale de Marne-la-Vallée, à la Scène nationale d'Aubusson – Théâtre Jean-Lurçat.

Le spectacle a été créé le 14 octobre 2014 au Théâtre de Nîmes.

Le texte intégral a paru aux éditions Actes Sud.

du 8 janvier au 11 février 2015

Grand Théâtre

du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h30 et le dimanche à 15h

régie **Malika Ouadah** régie lumière **Nathalie De Rosa** régie son **Émile Bernard**
électricien **Olivier Mage** machinistes **Thierry Bastier, Franck Bozzolo**
habilleuse **Sophie Seynaeve** accessoiristes **Isabelle Imbert, Fabienne Roy**

durée du spectacle: 3h30 avec entracte

tournée

le 13 février / L'Avant-Seine, Colombes

du 16 au 17 février / La Passerelle – Scène nationale des Alpes du Sud, Gap

du 19 au 21 février / La Criée – théâtre national de Marseille

du 25 au 28 février / Théâtre Garonne, Toulouse

du 4 au 8 mars / Théâtre Firmin Gémier La Piscine

les 12 et 13 mars / Le Quartz, Brest

le 17 mars / Théâtre de Rungis

du 20 au 21 mars / Le Bateau Feu – Scène nationale de Dunkerque

du 25 au 29 mars / Théâtre du Nord, Lille

du 7 au 9 avril / Nouveau Théâtre d'Angers – CDN

du 14 au 18 avril / Théâtre Olympia – CDR de Tours

Qu'est-ce que ça veut dire?...

(Dernières paroles de Platonov)

Que dire sur Tchekhov et sur Platonov? L'ambiance douce et féroce de la campagne, la mort des idéaux, les fêtes pleines d'alcool et de renouveau, l'embourgeoisement mesquin, les intellectuels vautrés dans des fauteuils club, l'appât du gain et des amours pleines d'espoir... Les thèmes sont connus. L'important est de savoir comment leur donner chair et voix. Comment mettre en scène le vide, l'échec flamboyant de la vie? Et le désir! Car il n'y a pas d'ennui chez Tchekhov mais du désir – désir d'aimer, de détruire, d'argent. Tchekhov écrit toutes les formes grandioses et ridicules du désir. Je ne feindrai pas, comme Platonov, d'avoir des certitudes. À ce stade, je me contente de douter avec force et conviction. Car je revendique cette part obscure dans les pièces que nous désirons monter. Nous leur donnons vie aussi pour savoir ce qu'elles ont à nous dire. Heureusement, nous ne pouvons tout comprendre par anticipation, il nous faut le plateau et les répétitions. Mais je pressens qu'arrivé à ce stade de notre histoire, je dois monter cette pièce.

D'abord parce que j'aime les débuts, tout comme j'ai aimé le premier livre de Mauvignier, *Loin d'eux*, et tout comme j'admire *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Et *Platonov* est un début pour Tchekhov. Il y a cette générosité, ce chaos, cette maladresse joyeuse des débuts. Les thèmes évoqués nous parlent. Parce que les grandes œuvres ne vieillissent pas. Il y a en parallèle l'histoire de la troupe. *Platonov* est une pièce pour la troupe. Dix ans après la création d'*Oncle Vanja*, nous voulons revenir à Tchekhov, comme on revient dans sa maison d'enfance. Sans nostalgie, avec la même colère contre la résignation, le même grand amour pour se consoler de soi.

Il m'apparaît que *Platonov* est la pièce la plus désespérément romantique que nous aurons à jouer. Presque tous les personnages se raccrochent à l'amour comme des naufragés à un morceau de bois. Évidemment, cela n'empêche pas l'humour : chez les Russes il semble qu'on puisse se noyer en ayant un fou rire. Relire Dostoïevski m'a permis de mieux cerner les enjeux métaphysiques de cette pièce, écrite à une époque où Nietzsche découvre que Dieu est mort, et où l'homme "aristocrate" accablé par le libre arbitre s'aperçoit qu'il est seul responsable de son destin. La liberté effraie et, au lieu de pousser à l'action, elle incline à la paresse et à la mélancolie.

L'humanité est en plein désarroi intellectuel, religieux, moral et politique, tout comme nous aujourd'hui. "Tout est incertain et précaire" et seuls l'amour, l'amitié, et l'humour – noir souvent, mais humour quand même – permettent à cette société de survivre, au moins le temps d'un été. C'est à dessein que je dresse un tableau sombre de *Platonov*, comme dans les romans de Dostoïevski, où il pleut et fait toujours nuit, mais à la différence de son illustre collègue, les personnages de Tchekhov veulent accéder à la lumière et à la vie, quand les autres Stavroguine veulent continuer de s'enfoncer dans les ténèbres. Mais le point de départ est le même : c'est la nuit. *Platonov* est la pièce qui parle le mieux de ce qu'est la vie. Flaubert rêvait d'un grand roman où il ne se passerait rien. Comment écrire sur ce rien qu'est la vie ? C'est ce que réussit ici magistralement Tchekhov.

Rodolphe Dana mai 2013
Notes de travail.

La comédie humaine de Platonov

Le plateau se présente comme une sorte d'entrepôt où sont parsemés, dans un désordre apparent, tables, chaises, fauteuils, autant d'accessoires qui serviront à "meubler" les actes suivants. Perdus dans l'immensité de la boîte noire, les personnages de Tchekhov "en attente" ressemblent à de frêles figurines, entreposées dans la réserve d'un théâtre de carton-pâte, réservoir imaginaire dans lequel seraient stockées les pièces, les thèmes et les personnages des œuvres à venir (*Ivanov*, *La Cerisaie*, etc.).

Cette image initiale rappelle que *Platonov* est la première pièce de Tchekhov. Une pièce fleuve, au souffle romanesque, dans laquelle le jeune apprenti médecin ausculte les symptômes d'un siècle finissant. La pièce est parsemée d'indices. À travers *Platonov*, Tchekhov stigmatise d'emblée l'héritage des pères, coupables de l'échec de la guerre de Crimée, la défaite du siège de Sébastopol (particulièrement sanglant) n'étant que la conséquence de l'imprécision des ordres du haut commandement (voir *Les Récits de Sébastopol* de Tolstoï), et montre que la honte et la colère sont encore intactes.

Platonov est une œuvre de jeunesse : une pièce inaugurale qui, comme toute œuvre ancrée dans les brumes du présent, agit par anticipation, se révélant inactuelle, intempestive, donc souvent incomprise. Comme dans toute comédie, le sens gît dans le rythme, la vitesse, la légèreté, pas dans la pesanteur. Nous sommes loin du cliché de l'âme slave, de la mélancolie et de la lenteur : comme le disait Vilar, "Tchekhov n'est pas un Labiche triste". Son œuvre semble se situer plutôt entre Molière et Dostoïevski, entre Feydeau et Tourgueniev, dans un point d'équilibre fragile entre comédie et tragédie. Ce n'est pas un hasard si la pièce s'ouvre sur une partie d'échec, un jeu (au propre et au figuré) dont Anna Petrovna n'accepte

pas les règles. C'est que, comme les enfants, elle refuse de perdre et ne veut que gagner. Mauvaise perdante, elle quitte la table de jeu. Il s'agit du même faux départ que Tchekhov réserve à tous ses personnages, s'amusant à les placer les uns après les autres, comme des pions sur l'échiquier, pour suivre ensuite leurs cheminements hasardeux. Ainsi, la vie des personnages devient-elle un objet clinique, dont l'entomologiste Tchekhov observe au microscope la pathologie. Si de telles créatures paraissent ridicules, c'est au sens de Dostoïevski, incapables qu'elles sont de se mesurer à la réalité, à ses enjeux. Mais si les personnages sont inaptes, ils ne sont pas *idiots*: Platonov est désormais délesté du messianisme du prince Mychkine.

À peu près à la même époque, un auteur triestin, Italo Svevo, créé le type idéal de l'"inepte": Zeno, qui note chaque jour dans un carnet qu'il en est à sa dernière cigarette. Il n'en est rien, sans doute par manque de caractère. Le sourire triste et lucide de Svevo sur lui-même (il n'a jamais réussi à arrêter de fumer) rappelle celui de Tchekhov. Sur ce, le personnage de Platonov arrive, véritable force de la nature, déchaîné, flottant, séducteur, un accélérateur de particules mettant en branle une famille qu'il conduit, entre risibles amours et aspirations disproportionnées, dans une course folle contre le mur de la ruine financière. Incapables de se confronter à l'Histoire, donc d'évaluer le présent, les personnages seront, d'une façon ou d'une autre, "dépossédés". Car "ces" Platonov ont toutes les faiblesses d'un Hamlet ou d'une Cassandre, le tragédien en moins, et d'une révolution, sans militants. Finis les héros, ils ne restent que des types ordinaires. C'est pourquoi *Platonov* est si proche de nous: alors que bien des spectres hantent l'Europe, et qu'après l'abolition du servage en 1861, d'autres servitudes se profilent à l'horizon (le mot *argent* revient un nombre incalculable de fois dans la pièce: voir l'ouvrage de Tolstoï, *L'Argent et le Travail*), les tensions qui agitent cette

petite société sont autant de révélateurs d'une crise morale qui tire la pièce vers "nos sombres temps".

Parmi les nombreux mouvements prérévolutionnaires, parfois velléitaires, point celui de l'émancipation féminine: que l'on pense aux femmes "évoluées" de *Platonov*, aux Sofia, aux Grekova, etc. Autant de femmes cultivées, scientifiques, ayant désormais accès à l'université, vers lesquelles, néanmoins, l'auteur lorgne sournoisement: "seul peut transformer cela [la servitude de la femme par l'homme] un changement radical de l'opinion que les hommes ont des femmes et que les femmes ont d'elles-mêmes", écrit Tolstoï dans la *Sonate à Kreutzer*. À l'exception peut-être d'Anna Petrovna, elles désirent, aiment, mais tout en restant entravées dans les embûches et le carcan du romantisme. En se retirant du monde et de ses obligations, ces "victimes inutiles", personnages ordinaires, parce que trop humains, englués entre opportunisme et désengagement, sont inaptes à présager les signes avant-coureurs d'une catastrophe par trop annoncée. Tout le reste, *ce n'est que du vent, rien que du vent*, répète inlassablement Tchekhov tout au long de son œuvre. La vraie tragédie se joue ailleurs.

"L'histoire ne fait rien à moitié; elle traverse beaucoup de phases quand elle veut conduire une vieille forme sociale au tombeau. La dernière phase d'une forme historique, c'est sa comédie. Pourquoi cette marche de l'histoire? Pour que l'humanité se sépare *joyeusement* de son passé". J'emprunte cette citation lumineuse de Marx, à Vilar. Ce dernier s'empresse d'ajouter que, comme Molière, qui éclipse la tragédie française par son œuvre comique, Tchekhov enterre définitivement le romantisme par sa nouvelle forme dramatique, une *œuvre ouverte*, en état de disponibilité permanente, où "tout est permis" et qui accueille le type de l'homme ordinaire, les Platonov contemporains que nous sommes.

Vous vivez mal, Messieurs !

Les jeunes, de nos jours, comment, à la lecture, “entendent-ils” Tchekhov ? Commettent-ils notre erreur de jadis ? Et, en lisant les œuvres théâtrales d’Anton Pavlovitch, se délectent-ils de la morosité de ses personnages ?

Tchekhov, tout comme notre Molière, est, à travers les grandes ou courtes comédies, un farceur. Les personnages sont au moins drôles et aux heures les plus douloureuses de leur petit destin, ils appartiennent, quoi qu’il en soit et quoi qu’ils disent et même s’ils attendent à leur vie, au monde de l’ironie. Tchekhov n’est pas le Labiche du désespoir.

Je sais, il y a Treplev, il y a Nina... ou Ivanov et bien d’autres. Mais, précisément, le génie propre à Tchekhov, sa nature foncière, le satiriste qu’il fut toujours, au théâtre du moins, a fait entrer dans le domaine de la Comédie la mort ou le suicide, sans que ni l’une ni l’autre n’y soit insolite. Médecin de profession et malade, il connaît trop bien les réalités physiologiques pour prendre au sérieux le romanesque ou la déchéance de ces héros. La mort, dans ce théâtre, entre au magasin des accessoires comiques et le dérisoire est ici un instrument de la farce. Bref, je ne vois nulle tristesse dans ces faillites et dans ces échecs, dans cette décrépitude. La mort adolescente est elle-même un événement simple. Nous sommes loin de Chatterton. À travers ces personnages de *tous les jours*, Tchekhov, en souriant, exorcise les romantismes de l’échec et de la mort. Allons, il faut jouer et il faut lire, ami lecteur, les pièces de Tchekhov comme des comédies. Elles sont drôles. Elles se moquent. Elles sont vives.

Jean Vilar

Le Théâtre, service public, Éditions Gallimard, coll. “Pratique du théâtre”, 1986, p. 421-422

Ce fou de Platonov

Tchekhov écrit court au début de sa carrière. Des récits rapides. Apprentissage voulu ? Crainte ? Sagesse artisanale ? De même en ce qui concerne le théâtre. Il commence par des pièces en un acte. Des farces, de toute façon. Des sketches. Je sais bien qu’à vingt-deux ans il écrit une pièce-fleuve, pièce sans titre, brouillon et chef-d’œuvre. J’en possède la version intégrale : œuvre interminable, avec des rejets, des reprises, des digressions, des folies de construction. Tout y est très beau ou presque, mais, semble-t-il, injouable tel quel. [...] De *Platonov* et ses 500 pages (dactylographiées) au monologue en quelques pages des *Méfaits du tabac*, de *Platonov* à la *Cerisaie*, une leçon professionnelle, au moins, se dégage : l’invention et l’édification des nouvelles formes dramatiques ne peut se faire pour lui (et bien d’autres écrivains de l’époque) qu’au travers du fait quotidien, d’un langage familier, d’une forme dramaturgique stricte. La prose devient l’arme unique du dramaturge. Un chapitre de l’histoire du théâtre est clos : celle du XIX^e siècle, du vers de Goethe, de Schiller, de Kleist, de Hugo... et de Rostand. De ce combat incertain où les formes et les architectures dramatiques se cherchent, un homme, sagement, s’est retiré. Il a une façon de voir, d’écrire, un savoir-faire et une attitude qui vont influencer considérablement tous les écrivains de théâtre qui suivront. [...] À l’aube de ce XX^e siècle, ce n’est pas seulement Dieu qui est mort, ce n’est pas seulement dans la vie et la morale que tout est possible. Est défunte aussi, et à jamais, la conception aristotélicienne du théâtre.

Jean Vilar

Le Théâtre, service public, Éditions Gallimard, coll. “Pratique du théâtre”, 1986, p. 424-425

Récit de jeunesse

Un compartiment de première classe. Sur un divan tendu de velours framboise est à moitié allongée une mignonne petite femme. [...] En face d'elle, sur un petit divan, est assis un fonctionnaire chargé de missions spéciales dans notre gouvernement, un jeune écrivain débutant qui place dans les revues locales de petits récits ou, comme il les dénomme lui-même, des "nouvelles" inspirées de la vie du grand monde. [...] Il fixe son visage avec insistance, de l'air d'un connaisseur. Son âme, sa psychologie tout entière lui sont transparentes.

– Décrivez-moi, Voldemar ! dit la petite dame avec un sourire triste. Ma vie est si pleine, si diverse, si colorée... Mais surtout je suis malheureuse ! Je suis un être souffrant comme on en trouve chez Dostoïevski [...] J'avais soif de quelque chose d'inhabituel... d'interdit aux femmes ! Et voici... que croisa ma route un riche et vieux général... Je ne pouvais agir autrement. J'enrichis ma famille, je me mis à voyager, à faire le bien [...] Mais j'étais soutenue par la pensée que ce vieillard mourrait d'un jour à l'autre et que je me mettrai à vivre à mon gré, que je me donnerai à l'homme aimé, que je serai heureuse... Il y a dans ma vie un tel homme, Voldemar ! Dieu m'en est témoin ! [...] Mais voici que le vieillard est mort... Il m'a laissé quelque chose. [...] Le bonheur frappe à ma fenêtre. C'est à présent le temps de me donner à l'homme aimé, d'être son amie, sa collaboratrice, d'incarner ses idéaux [...] Mais il y a de nouveau un obstacle sur ma route ! À nouveau, je sens que mon bonheur est loin, si loin ! Ah, que de tourments, si vous saviez ! que des tourments !

– Mais qu'y a-t-il ? Quel est cet obstacle sur votre route ? parlez, je vous en supplie ! Eh bien ?

– Un autre riche vieillard...

Anton Tchekhov

Une nature énigmatique, trad. Marianne Gourg, Éditions Anatolia, 2010, p. 49-52



Rodolphe Dana, Emmanuelle Devos



Rodolphe Dana, Émilie Lafarge



Rodolphe Dana, David Clavel



Emmanuelle Devos



David Clavel, Antoine Kahan



Katja Hunsinger, Yves Arnault, Emmanuelle Devos, Christophe Paou



David Clavel, Nadir Legrand, Rodolphe Dana



Rodolphe Dana, David Clavel, Nadir Legrand, Emmanuelle Devos



Katja Hunsinger, Nadir Legrand



Marie-Hélène Roig, Christophe Pacu



Françoise Gazio



Rodolphe Dana, Julien Chavrial



Antoine Kahan, Françoise Gazlo, Yves Arnault, David Clavel

Farcesque

Ce qu'il y a comme fonctionnaires ici ! Je vois maintenant, c'est l'impression que j'ai, qu'ils me prennent pour un homme d'État. J'aime ça. Ça me plaît quand on me considère comme un grand homme... et ce qui est noble aussi de leur côté, c'est qu'ils sont prêts à faire crédit [...] Comptons, n'empêche, combien ça me fait d'argent. Dans cette liasse, quatre cents. Combien ici ? Vingt-cinq, cinquante, soixante-quinze... ce qu'il est grasseyeux, celui-là ! ... cent ; et là cent... Et n'empêche, je parie, ou c'est mon impression, ces fonctionnaires sont de grands imbéciles ; tout ce qu'ils ont dans la tête, je crois bien, c'est du creux – ça siffle, même. Quelle simplicité ! Je vais écrire tout ça à Triapitchkine. Il fait de petits articles – qu'il leur caresse les côtes, tiens [...].

“Je vis chez le bourgmestre, je profite, je lâche de bons mots. Je ne laisse indifférent ni sa femme ni sa fille. Je n'ai pas encore décidé, seulement, par laquelle commencer. [...] Le bourgmestre lui-même est un homme des plus nobles, mais il est bête comme un âne bête !!! [...] Le directeur des postes aussi est un brave homme ; c'est un portrait craché du portier Mikheïev ; sans doute une canaille comme lui, et un poivrot fini. [...] Le curateur des œuvres de charité, un nommé Lafraise : imagine-toi un cochon finlandais en casquette, avec des oreilles énormes [...] L'inspecteur des collègues pue l'ail à plein nez [...] Bref, des crétins terribles ! À mon air, ils m'ont pris pour un général en chef de l'armée. Moi, de mon côté, je leur ai lancé pas mal de poudre aux yeux. Tu écris de petites choses dans *La Bibliothèque de lecture*. Je t'en prie, mets-les dans ta littérature, et casse-leur bien du sucre sur le dos ! Adieu, mon joli Triapitchkine”.

Nicolas Gogol

Le Révisor, Théâtre complet, trad. André Markowicz, Éditions Actes Sud, coll. “Babel”, 2006, p. 505, 540 et 543

Je suis un homme ridicule

Devenu jeune homme, et tout en connaissant de mieux en mieux, d'une année à l'autre, ma terrible particularité, je suis devenu aussi, je ne sais pourquoi, un peu plus détaché. [...] Peut-être est-ce parce que a grandi dans mon âme une souffrance terrible, née d'une contingence qui me dépassait infiniment : à savoir, la conviction qui s'est emparée de moi que, dans ce monde, partout, *tout est indifférent*. Il y avait très longtemps que j'en avais eu l'intuition, mais la pleine conviction est née je ne sais comment, subitement, l'an dernier. J'ai senti subitement qu'il me serait *indifférent* que le monde existât ou qu'il n'y eût rien nulle part. Je me suis mis à sentir, à percevoir de tout mon être *qu'autour de moi il n'y avait rien*. Au début il me semblait encore qu'en revanche il y avait eu beaucoup de choses avant, mais par la suite j'ai découvert que même auparavant il n'y avait rien eu non plus, que ce n'était qu'une espèce de faux-semblant. Peu à peu je me suis persuadé qu'il n'y aura non plus jamais rien. Alors j'ai cessé d'un coup d'en vouloir aux hommes, et presque de faire attention à eux. Et vraiment, cela se manifestait jusque dans les plus minces futilités : il m'arrivait, par exemple, de marcher dans la rue et de heurter des gens. Et non pas parce que j'étais plongé dans mes pensées : je n'avais pas à quoi penser, j'avais complètement cessé alors de penser : tout m'était indifférent. Encore si j'avais trouvé des solutions à des questions : oh, je n'en ai pas résolu une seule, et combien y en avait-il ! Mais tout m'étais devenu *indifférent*, et toutes les questions s'étaient éloignées. Et voilà, c'est après cela que j'ai connu la Vérité.

Fiodor Dostoïevski

Le Songe d'un homme ridicule, trad. M. Aucouturier, Éditions Gallimard, coll. "Folio classique", 2010, p. 502-503

Méditation

Ma génération m'attriste et me dégoûte !
Notre avenir est vide ou vanité ;
Sous le poids du savoir et sous le poids du doute,
Nous vieillirons dans notre oisiveté.
Dès le berceau, les erreurs de nos pères
Et leurs regrets tardifs sont nos maigres acquis.
Nos vies sont des chemins connus et sans repères,
Sont des festins avec on ne sait qui.
sitôt parus, nous plions sans combattre,
Indifférents au mal, au bien –
Face au danger, tremblants, fanfarons ou bellâtres,
Face au pouvoir, plus soumis que des chiens. [...]
Nous épuisons toutes nos forces vives
À peine effleurons-nous la coupe des plaisirs ;
Nous craignons le trop-plein et nos joies sont furtives,
Vidées quand nous croyons nous en saisir. [...]
Notre amour est fortuit, notre haine est fortuite,
Et, la haine ou l'amour, tout nous paraît gratuit,
Et la même froideur bizarre nous habite
Quand le désir bouillonne et nous poursuit. [...]
Foule empesée qui disparaît sans trace,
Nous passons sur le monde et sombrons dans l'oubli
Sans lancer une idée au front du temps qui passe,
Sans même un travail accompli.
Nos descendants viendront, dans leurs strophes sévères,
Rire de nos tombeaux, juges et citoyens,
Comme les fils bernés se moquent de leur père
Qui a dilapidé leurs biens.

Mikhaïl Lermontov

Méditation (1838), in André Markowicz, *Le Soleil d'Alexandre*, Éditions Actes Sud, 2011, p. 445

Irréversible nostalgie

Le voyageur revient à son point de départ, mais il a vieilli entre-temps! [...] S'il s'était agi d'un simple voyage dans l'espace, Ulysse n'aurait pas été déçu; l'irréremédiable, ce n'est pas que l'exilé ait quitté la terre natale: l'irréremédiable, c'est que l'exilé ait quitté cette terre natale il y a vingt ans. L'exilé voudrait retrouver non seulement le lieu natal, mais le jeune homme qu'il était lui-même autrefois quand il l'habitait. [...] Ulysse est maintenant un autre Ulysse, qui retrouve une autre Pénélope... Et Ithaque aussi est une autre île, à la même place, mais non pas à la même date; c'est une patrie d'un autre temps. L'exilé courait à la recherche de lui-même, à la poursuite de sa propre image et de sa propre jeunesse, et il ne se retrouve pas. Et l'exilé courait aussi à la recherche de sa patrie, et maintenant qu'elle est retrouvée il ne la reconnaît plus. Ulysse, Pénélope, Ithaque: chaque être, à chaque instant, devient par altération un autre que lui-même, et un autre que cet autre. Infinie est l'altérité de tout être, universel le flux insaisissable de la temporalité. C'est cette ouverture temporelle dans la clôture spatiale qui passionne et pathétise l'inquiétude nostalgique. Car le retour, de par sa durée même, a toujours quelque chose d'inachevé [...] Ulysse, comme le Fils prodigue, revient à la maison transformé par les aventures, mûri par les épreuves et enrichi par l'expérience d'un long voyage. [...] Mais à un autre point de vue le voyageur revient appauvri, ayant laissé sur son chemin ce que nulle force au monde ne peut lui rendre: la jeunesse, les années perdues, les printemps perdus, les rencontres sans lendemain et toutes les premières-dernières fois perdues dont notre route est semée.

Vladimir Jankélévitch

L'Irréversible et la Nostalgie, Éditions Flammarion, 1983, p. 300

C'est toujours cela que j'ai voulu donner sur scène: faire voir la force violente des idées, comme elles ploient et tourmentent les corps.

Antoine Vitez

L'amour est une pensée

Vous savez, quelque part, le poète Pessoa dit: "l'amour est une pensée". C'est un énoncé très paradoxal, en apparence, parce qu'on a toujours dit que l'amour, c'est le corps, c'est le désir, c'est l'affect, c'est tout ce qui n'est pas précisément la raison et la pensée. Et lui dit "l'amour est une pensée". Je crois qu'il a raison, je pense que l'amour est une pensée et que la relation entre cette pensée et le corps est tout à fait singulière, et toujours marquée, comme le disait Antoine Vitez, d'une inéluctable violence. Nous expérimentons cette violence dans la vie. Il est très vrai que l'amour peut plier notre corps, induire des tourments immenses. L'amour, on le voit tous les jours, n'est pas un long fleuve tranquille. On ne peut oublier le nombre, après tout effrayant, des amours qui conduisent au suicide ou au meurtre. Au théâtre, l'amour, ce n'est pas seulement, ni principalement, le vaudeville du sexe, ou la galanterie innocente. C'est aussi la tragédie, le renoncement, la fureur. La relation entre le théâtre et l'amour, c'est aussi l'exploration de l'abîme qui sépare les sujets, et la description de la fragilité de ce pont que l'amour jette entre deux solitudes. Il faut toujours y revenir: qu'est-ce qu'une pensée qui s'expose comme allant et venant entre deux corps sexués? Il faut quand même bien dire que, s'il n'y avait pas l'amour, on se demande de quoi le théâtre aurait parlé.

Alain Badiou, avec Nicolas Truong

Éloge de l'amour, Éditions Flammarion, coll. "Champs essais", 2011, p. 88

Esclavage

On parle d'une nouvelle éducation des femmes. Ce ne sont là que des paroles en l'air : l'éducation de la femme est exactement ce qu'elle doit être, étant donné l'opinion générale, non simulée mais réelle, qu'on a de la femme. [...] Maintenant on prétend qu'on respecte la femme. Les uns lui cèdent leur place, ramassent son mouchoir ; les autres lui reconnaissent le droit d'exercer toutes les fonctions, de prendre part à l'administration, etc. Ils font tout cela, mais l'opinion qu'ils ont d'elle est toujours la même. C'est un instrument de jouissance. Son corps est un moyen de jouissance. Et elle le sait. Cela ne diffère en rien de l'esclavage. L'esclavage n'est pas autre chose que l'exploitation par les uns du travail forcé du plus grand nombre. Donc, pour qu'il n'y ait plus d'esclavage, il faut que les hommes cessent de désirer jouir du travail forcé d'autrui et considèrent cela comme un péché ou une honte. En attendant, ils suppriment la forme extérieure de l'esclavage, prennent des dispositions pour interdire les marchés d'esclaves, puis ils s'imaginent, se persuadent que l'esclavage est aboli mais ils ne voient pas, ne veulent pas voir que l'esclavage continue à exister parce que les gens aiment toujours de la même façon et jugent bon et équitable de profiter du travail d'autrui. Et à partir du moment où ils jugent cela bon, il se trouvera des gens plus forts ou plus rusés que les autres pour passer aux actes. Il en va de même de l'émancipation des femmes. [...] Aujourd'hui, on l'émancipe, on lui accorde tous les droits de l'homme, mais on continue de la considérer comme un instrument de jouissance. Aussi reste-t-elle une esclave, humiliée, pervertie.

Léon Tolstoï

La Sonate à Kreutzer, trad. Sylvie Luneau, in *Souvenirs et récits*, Éditions Gallimard, coll. "nrf", 1990, p. 1097-1098

Je ferai de toi un homme, un travailleur. Nous mangerons notre pain, nous verserons notre sueur, nous aurons les mains calleuses. Tchekhov, *Platonov*

Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front

Arrête, donc, lecteur, pour un instant le travail de ton esprit, ne discute pas, n'analyse pas ; qui que tu sois, quels que soient les talents dont la nature t'a doué. [...] Tu le sais : la doctrine de la vérité te le dit. Va jusqu'en bas (ou plutôt ce qui te semble le bas, mais qui est le haut), va avec ceux qui couvrent les pauvres et nourrissent les affamés ; va ! tu n'as rien à craindre et beaucoup à gagner ! Va dans leurs rangs, cultive la terre de tes mains faibles et inhabiles, fais ce travail qui nous donne le vêtement et le pain. Va ! et pour la première fois tu sentiras le sol assuré sous tes pieds, tu marcheras en homme libre, tu seras chez toi, tu n'auras plus rien à chercher. Tu éprouveras cette joie complète que tu ne trouveras point derrière les portes closes et les rideaux baissés de tes appartements. Au lieu du mépris et des railleries que tu pouvais attendre, ils te prodigueront, quand tu reviendras de ton erreur, leur tendresse et leur estime ; ils te seront reconnaissants de venir les aider de tes mains peu habiles au travail, après avoir vécu par eux et les avoir méprisés.

Tu comprendras alors que ce qui te paraissait une petite île où tu fuyais la mer envahissante, n'était qu'une mare où tu te noyais, et que la mer que tu redoutais était la terre ferme où tu marcheras paisible et heureux, sans le moindre doute, car, quittant le chemin du mensonge où tu t'égarais jusqu'ici, tu avanceras dans la voie de Dieu et de la vérité.

Léon Tolstoï

L'Argent et le Travail (1892), trad. E. Halpérine-Kaminsky, Éditions des Syrtes, 2010, p. 151-152

Récits de Sébastopol

L'armée de Sébastopol, telle une mer par une nuit sombre et houleuse, affluant, refluant et palpitant avec inquiétude dans toute sa masse, déferlant dans la rade par le pont et le quartier du Nord, s'éloignait lentement, à travers une foule impénétrable, d'un lieu où elle avait laissé tant de braves, d'un lieu inondé de son sang, d'un lieu défendu onze mois durant contre un ennemi deux fois plus fort et que maintenant on lui ordonnait d'abandonner sans combat.

Après cet ordre, la première impression pour chacun des Russes avait été pénible et incompréhensible. Les hommes se sentaient sans défense aussitôt qu'ils abandonnaient les lieux où ils étaient habitués à se battre et se pressaient avec anxiété dans les ténèbres, à l'entrée du pont qu'un vent violent faisait osciller. [...] Bien qu'on fut distrait par l'effarement des occupations diverses, l'instinct de conservation et le désir d'échapper au plus vite à cet effroyable lieu de mort existaient dans le cœur de chacun. Ce sentiment, on le trouvait même chez le soldat mortellement blessé qui était étendu parmi cinq cents de ses camarades, aussi blessés que lui, sur le pavé du quai Paul et qui demandait à Dieu de lui envoyer la mort [...] et chez cet artilleur qui avait servi pendant seize ans la même pièce et qui, sur un ordre incompréhensible des autorités, avait dû culbuter cette pièce du haut de la rive escarpée dans la rade.

En débouchant de l'autre côté du pont, presque tous les soldats ôtaient leur bonnet et se signaient. Mais, derrière ce sentiment, il y en avait un autre, un sentiment lourd, poignant et plus profond qui tenait du remords, de la honte et de la colère.

Léon Tolstoï

Les Récits de Sébastopol, trad. Sylvie Luneau, in *Souvenirs et Récits*, Éditions Gallimard, 1960, p. 586-587

Anton Tchekhov

Lettre à V. A. Tikhonov, 22 février 1892
[...] Je suis né à Taganrog en 1860. Je suis sorti du lycée de Taganrog en 1879. J'ai fini de suivre les cours de l'Université de Moscou en 1884. J'ai reçu en 1888 le prix Pouchkine. En 1890, je suis allé à Sakhaline par la Sibérie et retour par mer. J'ai fait en 1891 un tour en Europe où j'ai bu d'excellents vins et mangé des huîtres. En 1892 j'ai bamboché avec Tikhonov, un certain jour de fête. J'ai débuté en 1879 dans la *Strekoza* (*La Cigale*). Mes œuvres sont les suivantes : *Récits bariolés*, *Au Crépuscule*, *Récits*, *Gens maussades* et *Le Duel*. J'ai pêché comme tout le monde par romantisme mais sans excès. Toutes les langues sauf les langues étrangères ont parlé de moi. Toutefois les Allemands m'ont traduit depuis longtemps. Je suis goûté par les Serbes et les Tchèques et même par les Français. J'ai connu à treize ans les mystères de l'amour. Je vis en bonne intelligence avec mes collègues docteurs et écrivains. Je suis célibataire. Je voudrais avoir des rentes. Je n'ai pas abandonné la médecine et il m'arrive de faire, même en été, des autopsies. Mon écrivain préféré est Tolstoï. Parmi les médecins j'admire Zakharine. Du reste tout cela n'est que plaisanterie. Écrivez ce que vous voudrez. S'il n'y a pas de faits, remplacez-les par du lyrisme. [...] *Correspondance 1890-1896*, trad. D. Roche, Librairie Plon, 1956

Les Possédés

Créé en 2002, le collectif Les Possédés, au départ constitué de 9 comédiens (L. Bellambe, J. Chavrial, D. Clavel, R. Dana, K. Hunsinger, E. Lafarge, N. Legrand, C. Paou et M.-H. Roig), suit la voie d'un théâtre qui s'intéresse profondément à l'humain : ses travers, ses espoirs, ses échecs, ses réalisations, sa société... Ainsi, pour les textes qu'il monte, c'est d'abord l'approche par une vue d'ensemble qui s'affine en fonction de la richesse des regards de chaque acteur, du degré d'intimité créé avec la matière en question et de la singularité des perceptions de chacun. Une aventure intérieure collective vers les enjeux cachés d'un texte, ses secrets et ses mystères. Approcher l'auteur et son œuvre pour, alors, s'en détacher, se délivrer de sa force et de son emprise afin de faire apparaître sa propre lecture, son propre théâtre. Les membres du collectif sont presque tous issus du Cours Florent, et la relation étroite qui les unit sert un jeu qui laisse la part belle à leurs propres personnalités. C'est certainement leur marque de fabrique : un théâtre qui privilégie l'humain et la fragilité qui le constitue. C'est donc assez naturellement que des auteurs comme J.-L. Lagarce, L. Mauvignier ou A. Tchekhov, grands explorateurs de la condition humaine de leurs époques respectives, ont pris place dans leur répertoire.

THÉÂTRE, MUSIQUE, CINÉMA, LIVRES, EXPOSITIONS

ON AIME TOUT, MAIS PAS N'IMPORTE QUOI

France Inter accompagne
La Colline-théâtre national

ANIMATEUR - R.C.S. Paris B 378 899 363.

france
inter
franceinter.fr

LA VOIX
EST
LIBRE

www.magazine-litteraire.com

Le Magazine Littéraire

Tous péguystes !
par Michaël Lonsdale
et Frédéric Wovren

Et aussi
Lydie Salvayre
Saul Bellow
Hélène Cixous
Mokusai...

Les punks
bougent encore
Ils débloquent
en littérature

En vente
actuellement

Portrait
Yourcenar
vraiment
immortelle

PROJET
Carrère Les raisons d'un emballement

Les partenaires du spectacle



Directeur de la publication **Stéphane Braunschweig**

Responsable de la publication **Didier Juillard**

Rédaction **Angela De Lorenzis**

Réalisation **Fanély Thirion, Florence Thomas**

Photographies de répétition **Jean-Louis Fernandez, Élisabeth Carecchio**

Conception graphique **Atelier ter Bekke & Behage**

Maquettiste **Tuong-Vi Nguyen**

Imprimerie **Media graphic, Rennes, France**

Licence n° 1-1067344, 2-1066617, 3-1066618

Tous les droits de la présente publication sont réservés.

La Colline – théâtre national

15 rue Malte-Brun Paris 20^e

www.colline.fr

Développement durable, La Colline s'engage

Merci de déposer ce programme sur l'un des présentoirs du hall du théâtre, si vous ne souhaitez pas le conserver.

la **colline**
théâtre national

01 44 62 52 52
www.colline.fr